

L'ailleurs est aussi ici

Chanoine Richard Escudier, vicaire épiscopal du diocèse de Paris chargé des communautés catholiques étrangères.

INTRODUCTION

Je vous rejoins en tant que vicaire épiscopal pour les communautés catholiques étrangères, et je suis aussi dans l'équipe « exil et migrations » avec Claire Rossignol, déléguée de l'archevêque notamment pour les migrants. Je suis dans l'équipe régionale ce qui me permet de me tenir au courant des enjeux qui touchent la migration au-delà des communautés catholiques ; à Paris, ce sont les asiatiques : Chinois, Vietnamiens, Coréens puis Malgaches, Congolais, l'Inde avec les Tamoul, les Sri Lankais... et aussi l'Europe avec des communautés à Paris comme les Hongrois ou les anglophones, les lusophones (Portugais), hispanophones, Irlandais, Italiens, Polonais etc... C'est une réalité importante à Paris. J'assume ce ministère depuis trois ans à côté du séminaire de Paris où je suis responsable d'une des maisons.

Mon propos est de nous aider mutuellement d'abord à accueillir et à accompagner de façon très concrète. Il y a des aspects assez pratiques car l'ailleurs est aussi ici, c'est le thème qui m'a été proposé. Le deuxième point est de réfléchir à ce qu'est l'interculturalité. Enfin les défis à relever pour une saine interculturalité.

1. Accueillir et accompagner

C'est le point de contact diocésain, l'accueil et la nomination d'aumôniers des communautés étrangères, la célébration d'installation de ces aumôniers pour les communautés qui les accueillent et qui ont souvent déjà des structures bien bâties, ce qui permet à l'aumônier d'entrer progressivement, sachant qu'il n'arrive pas dans un terrain vierge.

Vous savez le souci que cela représente de s'assurer des visas, les liens avec les supérieurs ou les évêques. C'est déjà de l'interculturalité. L'accompagnement et le soutien des communautés - moi-même je les rencontre et je célèbre des anniversaires ou des réunions annuelles (Journée mondiale du migrant et du réfugié) - sont importants.

C'est aussi la prise en compte des difficultés et des besoins éprouvés par ces communautés d'origine étrangère ou frères et sœurs d'ailleurs (prendre en compte les besoins de statuts juridiques d'association, nommer des conseillers économiques dans les institutions qui en possèdent, des chantiers immobiliers qui mobilisent des énergies comme au Sacré-Cœur de Gentilly etc). C'est aussi accueillir l'ailleurs que de faire en sorte d'accompagner des projets qui exigent des compétences techniques et professionnelles pour qu'ils soient menés à bien avec une équipe solide et avec les compétences du diocèse.

C'est un défi pour correspondre aux structures qui sont nécessaires pour porter les projets. Cela demande une attention particulière. Même s'il y a parfois des situations complexes, des insatisfactions de communautés qui se sentent à l'étroit ou voudraient rénover pour la mise aux normes. Cela demande une attention vigilante.

Au-delà de ces défis, il existe des enjeux pastoraux. Prendre conscience de ces communautés parmi nous, c'est aussi faire face à des incompréhensions ou difficultés locales d'intégration. C'est favoriser la rencontre, faire en sorte que les communautés tout en étant accueillies dans une paroisse parisienne s'y sentent tout de même chez elles et qu'il y ait des liens avec des communautés sur place. Par ex :

un curé de Paris disait que « *conscient de la vitalité de la communauté et des risques de vivre entre soi, je peux dire que j'entretiens d'excellentes relations avec leurs divers conseils et aumôniers, nous vivons en bonne intelligence avec leur conseil pastoral, je participerai à l'anniversaire de la création de leur communauté.* » Un autre écrit en parlant des Chinois : « *Nous les sollicitons aussi pour prendre des repas en commun* ».

Un témoignage de Portugais avec des difficultés : « *Cependant le temps des rencontres est difficile lorsque les communautés diminuent en nombre* (vieillesse de la communauté, dont les membres n'habitent plus le quartier d'où la difficulté de rencontre pour participer aux activités communes). La dispersion se fait sentir à ce moment-là.

Il y a parfois une difficulté d'intégration car il y a une plus grande distance, c'est le cas des hispanophones.

Dans une autre situation, les communautés peuvent fonctionner en modèle autonome et sont sensibles à la reproduction de leur modèle de vie d'Eglise et ce faisant, ils sont parfois autonomes ou autarciques. Les membres de l'aumônerie sont soucieux de reproduire/cultiver un schéma culturel de leur pays d'origine. Schéma dont certains comportements diffèrent de nos habitudes françaises. On peut voir là des sensibilités différentes dans la manière d'habiter un lieu de culte (le lieu de culte qui devient un lieu festif, l'édifice n'est pas forcément un lieu sacré mais plutôt un lieu de vie au sens large du terme).

S'ouvrir aux autres est aussi un défi car les bonnes volontés sont parfois éprouvées. L'idéal pour certaines communautés est d'être autonomes, ce qui est le paradoxe. L'ici et l'ailleurs se traduit parfois par la revendication d'autonomie totale d'une communauté : « *Qu'on nous donne une église* ».

Les séminaristes, car il y en a, au séminaire de Paris par exemple, ouvrent les frères des maisons à ces cultures qui viennent à eux : Chaldéens, Chinois, Vietnamiens, Mauriciens, Égyptiens, Colombiens... Cela permet de prendre conscience des difficultés traversées par d'autres Églises. Récemment le séminaire de Paris est allé à Assise en retraite, prêchée par le cardinal Bustillo puis à Rome (audience générale du pape), et l'un des séminaristes chinois s'est agenouillé pour donner une lettre au Saint-Père. Une lettre de son évêque. L'évêque qui savait que le séminaire serait au contact du Saint-Père lui a fait remettre une lettre mais il n'imaginait pas – l'évêque en question – qu'entre tout ce temps, il serait mis en prison. Et c'était très émouvant de voir ce séminariste dire le drame que son Eglise est en train de traverser. Nous sommes dans le concret quand on parle d'ici et d'ailleurs.

Je prends un autre exemple, un bénéficiaire des Restos du cœur qui me disait que la communauté italienne et la communauté hispanophone de Saint-Pierre de Chaillot allaient célébrer ensemble un dimanche.

C'est aussi développer une pastorale en direction des nationaux accueillis. En particulier les Chinois. J'ai réuni plusieurs acteurs : prêtres, laïcs dont le Père Gilles Sander à Lyon. Dans la basilique de Fourvière, il a aménagé un accueil des Chinois. C'est très intéressant car il voit arriver des cars entiers. Il a une antenne avec des bibles. Ils se sentent dépaysés. Cela occasionne des rencontres passionnantes. On s'aperçoit qu'il y a des enjeux : touristes ou jeunes ne demandent qu'à connaître la culture française.

La culture française est une culture religieuse. Nous avons réfléchi pour poser des jalons pour initier une pastorale vers les Chinois. L'ouverture de la cathédrale Notre-Dame de Paris pourrait être l'occasion d'agir en ce sens. Tâchons qu'il y ait une visibilité d'un accueil chinois.

L'ailleurs ici, c'est aussi l'aumônerie nationale africaine qui souhaiterait développer sa visibilité notamment à Paris où sont organisés des concerts dans le but de fédérer les Africains qui le voudraient bien. Cela suppose qu'ils s'accueillent entre eux. La Maison Bakhita ouvre ses portes et propose aux exilés des ateliers (1200 personnes accueillies de 59 nationalités différentes) avec 80 structures d'orientation, des ateliers d'insertion qui permettent aux personnes de se rencontrer. C'est un lieu où l'accueil peut se faire.

II. L'interculturalité

La maison Bakhita a développé - sur ce thème - dans son site internet un certain nombre de repères. La notion d'interculturalité qui représente l'ensemble des interactions des cultures distinctes dans un objectif de respect et de préservation des identités culturelles. Prendre en compte la différence, et ceci dans un rapport égalitaire. Il s'agit de faciliter la communication et l'intégration. Cela est rendu possible par le dialogue interculturel. Il se n'agit nullement d'imposer une culture mais d'aboutir à la mise en place de valeurs communes. Elle valorise la diversité des identités mais elle prend aussi en compte la culture du pays d'accueil afin que l'intégration des personnes possédant une culture différente ne se fasse pas de manière invasive.

L'interculturalité telle qu'on vient de la définir, c'est-à-dire comme dialogue d'accueil, se distingue du multiculturalisme, qui est une simple cohabitation. La cohabitation n'est pas le dialogue. L'intégration reconnaît les différences et favorise la recherche de normes communes. Elle facilite donc les rencontres interculturelles. L'interculturalité se distingue aussi de l'assimilationnisme. L'assimilationnisme, dont le présupposé implicite est que l'autre ne s'assimile pas (montrer les lacunes d'une différence culturelle qui n'est pas accueillie). On va montrer du doigt une communauté car elle ne s'assimile pas. Cela fait partie des obstacles à l'interculturalité. Tous ces obstacles dont l'ethnocentrisme – sont toujours un danger, c'est là qu'intervient la réflexion plus théologique sur l'interreligieux et la découverte de valeurs communes.

Le pape Benoît XVI a parlé du dialogue interculturel et interreligieux. Il montre que dans l'histoire biblique Dieu entre en dialogue avec l'humanité. Tout homme peut accueillir le logos « Verbe qui se fait chair » au cœur même de sa culture. L'image du Créateur est imprimée en tout homme. Le Siècle des Lumières (18^e siècle) avait prévu la disparition des religions et l'émergence d'une raison absolue détachée de la foi qui rendrait à l'homme sa dignité et sa liberté. L'histoire a montré que ça ne s'est pas réalisé. Car l'homme reste religieux et porte en lui une recherche de beauté, un désir d'amour, de vérité, qui le pousse vers l'absolu, ceci se manifestant vers les croyances singulières. Cette soif d'harmonie est inscrite dans les croyances. C'est pourquoi l'inculturation de la foi chrétienne dans les cultures est indispensable. Benoît XVI montre que le signe d'une culture élevée est l'accueil de l'Autre, le rapport à la vérité qui permet de fonder le dialogue culturel. Les cultures ont au plus profond d'elles-mêmes la potentialité d'être universelles. Signe que l'humanité vient d'une même origine et tend vers une même fin divine. La rencontre des cultures est possible en vertu de la nature humaine, et l'homme dans sa diversité reste un seul et même maître. C'est cela qu'une saine interculturalité veut dire. C'est cette aspiration vers l'universel inscrite dans le cœur de tout homme dans la diversité des croyances. La rencontre est donc indispensable car elle révèle l'original en chacun. Nous sommes d'accord avec ces fondements sur l'interculturalité mais il y a des défis...

III les défis

C'est le pari de l'interculturalité, je m'appuie sur une publication de JRS : « comprendre et dépasser les écarts culturels ». Elle donne l'image de deux icebergs qui se rencontrent. Il y a la partie émergée (le visible avec l'alimentation, la langue, l'art ou la mode vestimentaire) et la partie immergée de leur

réalité culturelle (les modes de pensée, les valeurs, la religion, la place des hommes et femmes dans la société). Chacun a son iceberg. La difficulté, si nous ne nous comprenons pas sur des réalités immergées, alors nous risquons de voir se produire une collision. La collision se produit au niveau de la partie immergée (plus grande que la partie émergée) parce qu'on n'a pas discerné/vu l'autre en fonction de ses valeurs, ses modes de vie, sa religion, son rapport à la collectivité. Il faut éviter la posture de la simple tolérance - qui peut se révéler paternaliste - pour adopter une attitude de reconnaissance de l'autre dans son altérité pleine et entière sans peur. L'altérité, si elle est porteuse d'universalité, d'humanité, ne devrait pas nous heurter. Elle peut nous frapper (la différence) mais ne devrait pas nous heurter. Voilà la difficulté. La reconnaissance de ce qu'est l'identité de l'autre est nécessaire pour prendre en compte sa différence et tenter de nous y adapter. Tout autant que la personne exilée doit tenter de s'adapter à la culture, à la mentalité de ceux qui l'accueillent.

Dans le fond, il y a deux cadrans à surveiller : le cadran de l'acceptable et du non acceptable. Il y a des réalités qui sont plus faciles que d'autres pour prendre en compte des curseurs et nous expliquer le cas échéant ce qui ne paraît pas acceptable à l'autre. Le 2^e cadran est celui de l'essentiel et de l'accessoire. Savoir distinguer ce qui est important de ce qu'il ne l'est pas ; tout n'est pas à mettre sur le même plan, ce qui demande beaucoup d'herméneutique, d'interprétation, de vérité, d'amitié, de qualité de contact.

Précisément dans ces défis, il y a la distinction entre les cultures collectives et les cultures individuelles. Toutes les cultures ne se conçoivent pas de la même manière. Je fais allusion à un livre de Chantal Delsol, philosophe, « *Le crépuscule de l'universel* ». L'axe de cet ouvrage est la distinction entre les droits universels/humains, les cultures à tendance collective et les cultures individuelles.

Les cultures individuelles sont celle qui prédominent chez nous, les personnes ont une propension à penser de manière autonome en tant qu'individus dans un dispositif social, l'individu ayant une place prépondérante. C'est l'ADN de l'Occident mais aussi son péché mignon qui tourne en individualisme. L'individualisme étant une caricature de l'autonomie.

Les cultures collectives ont tendance à se référer au groupe, à se penser comme élément indissociable d'un ensemble dont elles dépendent étroitement ; à la place du « je » très peu prononcé dans certaines cultures, elles préfèrent le « nous ». Reprenons l'exemple de la basilique de Fourvière, les Chinois découvrent que dans la foi chrétienne, chacun est aimé. Pour eux c'est une découverte car le monde chinois est très collectif. De même dans la culture collective revient le respect des anciens, l'obéissance, la soumission. En Asie, il y a un tel respect du professeur et de la science qu'on a tendance à dupliquer le savoir qu'on reçoit (à la limite du plagiat). Alors qu'en Occident, dans nos universités, l'habitude est de pousser le candidat à penser par lui-même le raisonnement, à répondre à des objections. C'est un mode de fonctionnement qui mérite d'être compris de l'Occident ; cela fait partie de la partie immergée de l'iceberg si on veut éviter les fractures.